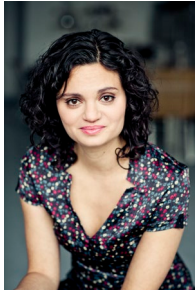


JAMAIS LU HORS-SÉRIE

L'événement Hors-Série du Théâtre Aux Écuries convoque pour cette première édition le Festival du Jamais Lu. Trois textes, trois artistes, trois histoires seront présentés pour la première fois sous forme de lectures dans le café-bar. Les 24, 25 et 26 janvier, Sharon Ibgui, Marie-Ève Perron et Sébastien Rajotte feront entendre leurs voix singulières d'acteurs-auteurs pour explorer avec humour et lucidité l'intime, les transitions, le besoin de faire le point à un certain moment de vie. Découvrez une partie de l'univers de ces « trois clowns qui pensent au sensible » !



Sharon Ibgui
© Maude Chauvin

CHRISTIAN SAINT-PIERRE N'AIMERA PAS

Un texte de Sharon Ibgui
24 janvier

L'impulsion première : « J'haïs vraiment pas Christian Saint-Pierre et Christian Saint-Pierre m'haïs pas. C'est même le contraire ! Je sais pas encore exactement ce que je veux dire avec ce titre-là. C'est juste un élan. Un élan vers l'absurde. Je viens d'une famille absurde, où la démesure fait partie du quotidien. Pour survivre en tant qu'enfant, je me suis toujours raconté l'histoire des membres de ma famille. Rire d'eux me faisait du bien comme enfant... J'ai commencé à écrire des bribes de tout ça à l'adolescence. Ça fait donc mille ans que j'écris cette pièce-là ! »

Le jamais fait : « Écrire, structurer un spectacle toute seule à partir de bulles et de flashes, j'ai jamais fait ça. Même si c'est comique, c'est une sacrée mise à nu. Pour la première fois, je prends la parole en tant que minorité. En tant que fille

d'immigrants juifs marocains, j'éprouve le malaise qu'il peut y avoir à faire partie d'une minorité. Je suis née ici, mais les autres me font venir d'ailleurs. Ça me fait souvent vivre un sentiment d'imposture quand on m'appelle pour une audition, par exemple, parce que je sais pas si on m'appelle parce que je suis bonne ou parce que je fais partie d'une minorité. Je prends la parole pour répondre aux gens qui veulent me catégoriser en fonction de leurs attentes. Je leur dis, écoutez, ça vous plaira peut-être pas, mais me voici. Les plaques tectoniques bougent depuis toujours - le monde n'a jamais arrêté de se déplacer. La notion de territoire est vraiment relative et elle divise les gens entre un nous et un toi. C'est comme une libération de pouvoir parler de ces choses-là. »

Le jamais entendu : « Parler du cancer de ma mère, qui est arrivé, mais qui concluait une envie de partir déjà présente. Les gens n'ont pas nécessairement envie de parler ou d'entendre parler de ces choses-là. Alors, c'est un peu inédit de mettre ça en jeu. Aussi, je suis d'origine juive marocaine, mais j'ai aussi un intérêt pour le catholicisme. La question de la foi a pris de l'ampleur à la mort de ma mère. Mais on associe tellement ça à des dogmes, à un passé dont il faudrait se débarrasser... C'est comme si tout était

devenu de la marde. J'ai la chienne d'en parler. Mais le fait de sentir qu'il y a quelque chose de plus grand que moi m'aide à vivre. »

Comment vis-tu l'idée de la première lecture ?

« J'ai la chienne à l'idée de me retrouver seule sur scène pendant une heure à parler de mes bébelles. C'est un grand vertige. »



Marie-Ève Perron
© Andréanne Gauthier

DE TA FORCE DE VIVRE

Un texte de Marie-Ève Perron
25 janvier

L'impulsion première : « Quand j'ai commencé à écrire, mon père était encore vivant, mais souffrait déjà d'une longue maladie. À l'époque, j'étais perturbée par le système de santé, par ses incohérences, son irrationalité. Le débat sur l'aide médicale à mourir n'avait pas encore eu lieu dans l'espace public. Un concours de circonstances m'a donné l'envie de m'essayer au théâtre

documentaire. Entre temps, en 2017, mon père est mort et l'écriture a changé, le thème du deuil s'est mêlé à tout ça. C'est un projet qui s'est développé lentement. »

Le jamais fait : « J'ai déjà fait un spectacle solo. Je dirais que ce qui est nouveau, c'est la teneur de mon travail avec le concepteur sonore Alexander MacSween. On va très loin dans l'intégration du son. Dans cette pièce, le son est un véritable partner de scène pour moi. C'est à la fois de la musique, du traitement de la voix, des atmosphères, des personnages, des dispositifs humo-ristiques... C'est vraiment une première pour moi de travailler comme ça. »

Le jamais entendu : « Le thème de la mort est très présent au théâtre, mais je pense que le thème du deuil, le rapport du mort au vivant comme traversée intime, comme question de réflexion, est moins commun. Surtout abordé avec humour. Parce que j'ai vécu mon deuil au milieu d'un cirque. L'industrie de la mort, les formulaires, tout ça comporte son lot d'absurdités et d'incohérences qui prêtent à rire. L'humour me sauve dans tout. C'est un moteur qui permet de se rassurer, ça permet une prise de distance par rapport au sujet qui reste très intime. »

Comment vis-tu l'idée de la première lecture ?
« C'est un challenge stimulant. L'acte le plus épeurant est d'écrire, de donner mes propres mots en les lisant devant les autres. Dans l'écriture, je suis obsédée. Je réécris constamment. Je

recommence au début chaque fois que ça coince. Pour le reste, je respire. »



Sébastien Rajotte
© Julie Perreault

DIEU, SANDRA ET MOI

Un texte de Sébastien Rajotte
26 janvier

L'impulsion première : « La première scène que j'ai écrite est devenue la scène finale. C'était une lettre d'amour et d'impuissance d'un père à son enfant. Il l'aime, mais il a peur de pas faire la bonne affaire. Donc, c'est parti d'un élan. J'avais besoin de nommer le clivage entre mes compétences de père et l'amour que j'avais pour mon enfant. L'articulation de l'œuvre est venue ensuite. Aujourd'hui, je me rends compte que, même si le thème est la paternité, j'ai ratissé plus large. Ça parle des idéaux qu'on a pas atteints en lien avec la filiation et le rapport amoureux. Ça parle de la place de l'idéal et de l'amour dans la vie d'un père monoparental. »

Le jamais fait : « C'est la première fois que je vampirise les gens de mon entourage pour écrire, la première fois que j'ose puiser à la source de ce qu'ils sont avec impudeur. Résultat : je sais pas comment inviter ma mère à ce spectacle-là ! J'ai aussi décidé d'assumer la comédie pure. Pour

moi, faire rire garantit un accès direct à l'âme. J'essaie d'interroger l'humour comme porte d'accès à l'intimité. Reste à savoir à quel point ça marche. »

Le jamais entendu : « Le sport, c'est ma tapisserie. J'ai décidé de l'utiliser comme matière théâtrale, notamment avec la Sandra du titre, Sandra Schmirler. Aux Jeux olympiques d'hiver de 1998 à Nagano, c'était la capitaine de l'équipe canadienne de curling alors les femmes étaient représentées pour la première fois dans cette discipline. En apparence, Sandra a plus l'air d'une secrétaire à Régina que d'une Olympienne, mais son équipe a remporté la médaille d'or. Le sport est l'occasion d'un questionnement sur la performance, sur ce qu'on attend de nous. Qu'est-ce que le mouvement olympique renvoie à un père ordinaire ? Le père, c'est le rôle dans lequel on voudrait être parfait. Comme l'idée qu'on se fait de dieu. Or, dans mon spectacle, Dieu est une sorte d'Éric Lapointe omniscient. C'est un dieu humain abonné des 5 à 7 qui sacre sans arrêt. Il nous ramène un peu sur terre. »

Comment vis-tu l'idée de la première lecture ?

« Je crois que je vais être dans l'angoisse dans les minutes avant d'entrer en scène. Là, j'ai hâte de sortir de l'auteur pour embarquer dans l'acteur, le jeu. Je dois juste pas trop essayer de me faire aimer. Il va falloir que je me blinde pour ça. »